

350. Londres, Vendredi 24 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[349. Paris, Mardi 21 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) 

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-24

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit [il y avait plus de monde hier à Holland house que je ne comptais, et des ennuyeux. Lady Holland en était très impatientée. Elle avait voulu m'avoir en petit comité. Elle me l'avait dit.]

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 396/94

Information générales

LangueFrançais

Cote960-961, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

350. Londres, Vendredi 24 avril 1840

9 heures

Il y avait plus de monde hier à Holland house que je ne comptais et des ennuyeux. Lady Holland, en était très impatientée. Elle avait voulu m'avoir en petit comité. Elle me l'avait dit. Deux ou trois personnes lui ont fait demander à dîner. J'ai beaucoup causé avec Lord Holland. Il est bien occupé de nous et si je ne me trompe bien content de moi. Lord et Lady Tankerville étaient là. Lady Tankerville est en coquetterie, avec moi. Mais quelle coquetterie ! Je n'ai vu aucune femme supprimer aussi absolument sur ses épaules et sa poitrine, toute espèce de fichu, de linge, et n'avoir absolument que sa robe et sa personne. On rit trop des plaisanteries de M. Sidney Smith. On rit avant, pendant, après. Et il plaisante trop sur les évêques et les sermons. D'autant plus trop qu'il a aussi sa part de timidité envers sa robe. Il n'ose plus dîner hors de chez lui le dimanche, et il n'ose pas le dire à Lady Holland, qui l'invite le Dimanche pour le plaisir de l'embarrasser.

Je vous ai envoyé hier le fait général qui caractérise et domine la situation. Voici quelques faits de détail. Lord Palmerston est toujours obstiné, mais obstiné avec doute et inquiétude. Je ne crois point qu'il ait changé de résolution. Je le crois ébranlé dans sa certitude et encore plus dans sa confiance. Le doute et l'inquiétude ont fait, beaucoup de progrès autour de lui, dans le public, dans les chambres, dans le Cabinet. On s'aperçoit, on se dit qu'il y a bien des côtés de la question, bien des intérêts auxquels il n'avait pas pensé, et qui sont compromis par son plan de conduite. Il a le sentiment de ce qu'on pense et dit à cet égard autour de lui. Il s'en défend avec mal aise. Il se sent dans une impasse. Il serait bien aise qu'une bonne porte s'ouvre pour en sortir. Evidemment bonne, car il tient beaucoup à ce qu'il a fait, à ce qu'il a dit et n'y renoncerait qu'à contre-cœur, même quand il croirait sage d'y renoncer. Aussi, bien qu'il fût content de trouver la porte, il ne la cherche pas. C'est moi qui la cherche. Et je ne suis pas seul à la chercher. Les meilleurs amis de Lord Palmerston et il en a beaucoup, seraient charmés de la trouver. Décidément M. de Brünnnow est un subalterne occupé de pousser sa fortune, en flattant les passions de son maître non de servir une politique. Bien des gens s'en aperçoivent et quelques uns le disent. Il embarrasse beaucoup et pèse peu. Le déficit du revenu est une grande préoccupation. D'autant que le moment approche de le déclarer et de demander des taxes nouvelles. Le Chancelier de l'échiquier présentera son budget après Pâques. Toute nouvelle affaire, toute perspective de nouvelle dépense excite une vive inquiétude.

Ce Gouvernement-ci est bien loin de disposer du pays, de ses forces, de ses ressources comme il l'a fait 25 ans. Il gouverne à force de complaisance, et à charge de ne pas demander grand chose aux gouvernés. S'il l'engage un peu légèrement et sans nécessité évidente dans des affaires un peu chères et difficiles, il essuyera de grands mécomptes.

3 heures

Ma mère aura probablement oublié de parler à M. Andral. Elle oublie souvent. Et puis M. Andral est un homme très occupé considérable dans son état. Il ne va pas sur une parole en l'air. Je vous ai dit son adresse. Ecrivez-lui un mot. J'espère que sa visite n'a pas d'autre nécessité que de me tranquilliser. Mais je veux être tranquille comme on peut. Je répète toujours la même chose. J'en ai le cœur si plein. Je pense comme vous. Stafford House est beaucoup plus convenable qu'une auberge et dès le premier jour de Londres. Mais je sais avidemment votre idée. Quelques jours à Hampstead ou à Norwood seraient charmants.

Je vais minformer s'il y a une bonne auberge, à Hampstead qui, en effet, est près d'ici. Norwood en tous cas. Est-ce dit? Et puis convenez qu'il peut y avoir des incidents, des motifs imprévus, qui dérangent les promesses les plus sincères. Ceci en passant pas du tout pour vous décharger de la vôtre, mais pour répondre à d'anciens reproches. Vous savez que j'accepte avec joie votre chagrin, vos reproches jamais. J'aime bien autant Bruxner pour la vente de la vaisselle. Votre frère y aurait apporté encore mille petites difficultés. Mieux vaut le retard que les entraves. Je viens de voir un de vos admirateurs très vif et très fidèle, Sir Henry Halford. J'ai gagné son cœur hier à Holland house, en le faisant causer. Il est arrivé ce matin, m'apportant ses ouvrages, des Essais sur je ne sais quoi. Un seul m'intéresse l'ouverture du cercueil de Charles 1^{er}. J'ai passé une heure ce matin à discuter des arrangements intérieurs une illumination &. Je fais nettoyer tout le rez-de-chaussée. Vous n'avez pas d'idée de la malpropreté, de la noirceur. Les tapis n'avaient pas été levés depuis cinq ans. C'est une triste chose ici que les tapis. Il n'y en a pas un dans Londres qui vaille les vôtres.

Adieu. Je vous quitte pour écrire une dépêche, pas grand chose. Je jouis beaucoup de n'être plus inquiet pour ma petite fille. On devient facile en fait de jouissances. Sur un seul point. je suis chaque jour plus difficile. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 350. Londres, Vendredi 24 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-24

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/315>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur350

Date précise de la lettreVendredi 24 avril 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024
